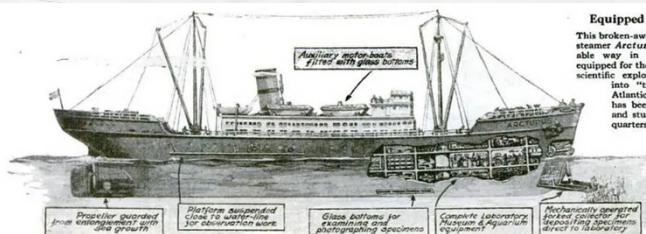
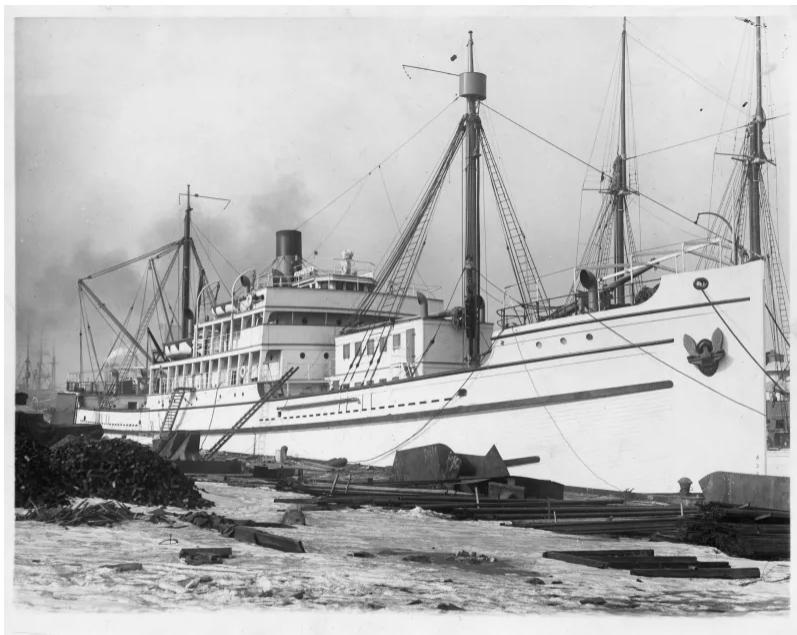


up week - read - art 54 4pm Book  
 SAT. 3476 to 57th dinner 4200  
 7 cafeteria 900pm - got books  
 Groceries & Pan from closet - SWP  
 cleaned - SL & JK called - SWP  
 - discussion - home with SL -  
 JK & HP sit on West. Ter. - home

1925-2025

## UN AN AVEC HOWARD PHILLIPS LOVECRAFT

#66 | 7 MARS 1925



**Equipped for Adventure**  
 This broken-away view of the wooden steamer *Arcturus* shows the remarkable way in which the vessel is equipped for the voyage of fascinating scientific exploration and discovery into "the playground of the Atlantic." Every provision has been made for observing and studying sea life at close quarters and making photos.

Courtesy  
The New York  
Sunday  
World

L'Arcturus, le bateau de l'océanologue William Beebe, en exploration de la mer des Sargasses avec transmission radio en direct des découvertes.

[1925, samedi 7 mars]

---

Up noon — read — met SH 4 p m. 34th & 5th [Book business] — dinner  
42nd St cafeteria — groceries — home — get broom, sweeper & pan from  
closet — swept & cleaned — SL — GK called — supper — discussion —  
home with SL — GK & HP sit on Mont. Terr. — home & bed.

*Levé midi. Lu. Rejoint Sonia à 16h au coin de la 34ème et de la Vème.  
On dîne au Milan sur la 42ème. Cafétéria. Epicerie. Maison. On sort le  
balai, le plumeau et la pelle du placard, grand ménage. Loveman et Kirk  
passent, on dîne. Discussion. Loveman avec nous à la maison, puis je vais  
avec Kirk discuter au Mont Terrace. Retour et couché.  
[En marge : achat vente de livres.]*

Faire le ménage, quelle aventure. Et la discussion de nuit, quelle permanence. Dans le journal, j'hésite entre plusieurs articles pour ce qui se dessine ici : trajets individuels de new yorkais anonymes, mais qui définissent ce paysage mouvant, avec sa part de pulsion et d'inconnu, constituant le fond de la grande ville, où Lovecraft, sa compagne et sa bande d'amis sont des silhouettes parmi toutes les autres. Il me semble, à mesure que j'avance, que ces articles dessinent progressivement aussi un peu plus : entrer dans les têtes, savoir le paysage intérieur, un peu mieux comprendre non pas ce qui se passe lors du saut dans l'inconnu, mais de quel point de départ Lovecraft propose son inconnu radical. Et puis ici, à mesure que ce journal d'un an se constitue en objet à lui seul, continuer les pistes, les rebonds, les dosages. Il y a tous les jours des accidents de la circulation ou des chemins de fer, des vols et des coups de feu, des escroqueries et des instabilités politiques, ne pas se laisser happer par le fait divers. Mais, comme avec la longue agonie du spéléologue il y a un mois (personne ne parle plus de Floyd Collins), ou le nouveau feuilleton autour du sculpteur Boglum, qui a détruit ses maquettes du monument aux Confédérés avant de s'embarquer dans la montagne sculptée avec l'image des présidents américains, et cela devient affaire nationale, voir réapparaître des noms : ainsi Babe Ruth, le grand joueur de baseball, traîné aujourd'hui en justice pour une miteuse affaire de paris truqués. Mais c'est aussi deux avions militaires qui se heurtent en plein ciel, lors d'un exercice d'attaque, et les deux pilotes sautent avec leur parachute : la première fois que deux parachutes sauvent simultanément deux aviateurs — et c'est toujours un enseignement que ces premières fois comme la transmission d'images par câble téléphonique. Et c'est un troisième article que je choisis, un peu aussi à cause de cette visite d'hier, Lovecraft et Sonia au zoo de Prospect Park. L'Arcturus, en expédition dans la mer des Sargasses, drague les fonds profonds et remonte d'étranges animaux,

des poissons à mains, des poissons à cheveux et plumes. Il me semble que soudain nous voilà confrontés précisément à une parcelle de cet imaginaire Lovecraft, les étranges êtres du fond des mers dans son Cthulhu, le savoir que l'exploration de la Terre n'est pas close, que ce qui nous menace ou nous dépasse est juste là, tout auprès, mais que nous n'en disposons que de minces indices.

---

*New York Times*, 7 mars 1925. S S Arcturus, mer des Sargasses, 7 mars. C'est à notre actuelle position — 25 degrés de latitude nord, 52 degrés de longitude ouest, que nous avons fait notre plus belle découverte en eau très profonde pour cette expédition organisée par la Société Zoologique de New York. Nous avons lancé nos filets trois fois de suite, depuis notre dernière communication radio, et chacun des trois chalutages a ramené au jour d'étranges espèces de poissons jamais décrites. Une de ces nouvelles merveilles de la mer est un poisson dont le type d'écaillles inconnu ressemble à du poil ou des plumes. Le Dr W K Gregory et moi-même avons longuement étudié cet animal et je suis pleinement d'accord avec lui pour y voir une espèce inconnue. Nous avons aussi capturé dans les Sargasses un poisson aux nageoires comme des mains, ainsi que ses œufs, actuellement conservés dans l'aquarium de l'Arcturus. Les réservoirs de notre aquarium recèlent d'autres curiosités, un poisson aux yeux en pédoncules, des crevettes roses géantes parmi d'autres espèces des grands fonds. Même l'antenne de notre sonar a contribué à notre moisson du jour. Elle nous a rapporté de cinq mille mètres de fond le tentacule d'un poulpe rouge. Nous pouvons vous assurer que nous ne rejetons rien à l'eau de ces étranges découvertes marines, du moins sans que l'équipe scientifique du navire ne l'ait soigneusement étudié. Il y a cinq mille mètres d'eau sous notre coque, et cela stupéfie une partie de l'équipage, de penser à ce que cette profondeur signifie. Nous surveillons notre drague quand nous la descendons au fond de la mer. Pendant près de trois heures le câble se déroule avant qu'elle atteigne le fond, et nous la laissons pendant trois autres heures à la remorque de l'Arcturus. Cette drague est comme un filet à huître, avec des protections en haut et en bas. Le câble est épais d'un demi-pouce, composé de sept brins de dix-neuf filets, 133 fils en tout. La drague pourrait descendre jusqu'à 10 000 mètres. Notre chalut principal est relié au même câble, et après l'avoir laissé descendre un mile ou deux, nous le tirons à vitesse très réduite — trois noeuds par heure — pendant environ une heure avant de le relever pour examiner nos prises. La mer très forte en permanence ici ne facilite pas nos opérations scientifiques, particulièrement quand l'Arcturus est à la merci des vagues parce que nous draguons ou chalutons. Nous nous dirigeons actuellement vers Echo Bank, un récif sous-marin à seulement trente-quatre brasses de fond. Echo Bank est dans la partie sud des Sargasses, à environ 500 miles au nord-est des îles Vierge. Nous avons croisé un navire aujourd'hui, le premier que nous ayons vu en deux semaines, depuis que nous croisons dans la mer des Sargasses. Ce navire a dévié sa route pour croiser la nôtre et examiner ce que cet Arcturus à l'apparence bizarre fabrique en plein Atlantique.



*Et William Beebe lui-même, au travail sur l'Arcturus.*

**Babe Ruth Sued for Unpaid Bets on Races; He Denies Owing \$7,700 to a Bookmaker**

George H. (Babe) Ruth was sued in the Supreme Court yesterday for \$7,700 on the ground that he owes this sum to a bookmaker for racing losses. The papers show that Ruth admitted that the money is claimed on account of wagers, but denies that he owes the sum or that he ever agreed to pay it.

The suit was brought in the name of Harry Lichtenstein to whom the claim was assigned by Edward J. Callahan. The complaint, filed by Mark H. Ellison, alleged that prior to May 25, 1923, Callahan and Ruth "had dealings had on the date mentioned at the Yankee Stadium" Callahan and Ruth met, examined the claim made by Callahan, "and had a settlement of the account, and the balance was struck by which it appeared that \$7,700 was due Callahan."

Ruth, through his attorney, Hyman Bushel, said:

"The dealings referred to were wagers on horse races, and I am not the defendant with the plaintiff's assignor. The defendant denies that an account was started between him and Callahan, and he also denies the trial. No accord was ever reached between him and Callahan, but on the contrary the defendant at all times disputed, and

still disputes the various items of the 'dealings' between him and Callahan." The original answer admitted dealings with Callahan and asserted that they were "wagers, bets, or stakes made to depend upon lot or chance, casualty or an unknown or contingent event, and were unlawful and void."

Subsequently, a second answer was filed in which Ruth made a general denial of the allegation against him, which brings into court the question as to whether the parties have agreement on the date in question as to the sum sued by Ruth.

The case was before Supreme Court Justice Wasservogel yesterday on an application by the plaintiff's attorney to postpone the trial. Justice Wasservogel denied the application and the decision is reversed the trial will be delayed several years on the calendar.

It was further agreed that during the baseball season two years ago, when the New York American League team started off in a Canadian city for an exhibition game there was widespread comment over the amount of betting on horse races done by members of the team, particularly Ruth. At that time Commissioner Landis issued an order forbidding players in organized baseball from betting on the races.

They are playing golf at Pinehurst today. All species. Make reservations now. Pinehurst Inn, Pinehurst, N. C.—Adv.

Let Davey Tree Surgeons examine your trees without cost. Phone Murray Hill 1-1111—Adv.

**TWO PILOTS ESCAPE AS PLANES CRASH IN AIR**

**Parachutes, for the First Time in History, Save Both Fliers in Kelly Field Smash.**

SAN ANTONIO, March 6.—When two Kelly Field planes collided in midair at an elevation of about 4,000 feet today, both pilots jumped from the wrecked machines in parachutes, landing safely soon after the burning planes, locked wing in wing, crashed to earth.

As the tangled wreckage of the planes began its long drop downward, the two fliers leaped aside. They fell swiftly for several hundred feet before their parachutes opened, and then floated downward by sides to safety, while the two ships rushed past them to fall with a thundering crash. Both ships immediately burst into flames. A few seconds later the pilots settled to earth not far from the wreckage.

Second Lieutenant C. D. MacCallister and Cadet C. A. Lindberg of the advanced-flying school of Kelly Field were the pilots. With the exception of a few minor scratches, neither was hurt.

This is the first time in history that two pilots have leaped from different ships following a collision and landed without fatal injury.

Under command of First Lieutenant T. W. Blackburn advance students flying in a pursuit formation of nine ships were practicing attack work on a DH-4-B plane driven by Lieutenant R. L. Maughan.

## NEW YORK LIFE AT FOUR IN THE MORNING

**S**OMEWHERE in the darkness a clock strikes 4. A cold wind swirls papers, a cold rain makes shadowy signboards creak and groan, and sets black panes to rattling as though they were seized with fits of fits. The windows of houses are broken by the rumble and roar of a passing motor truck. Street lamps, which in unwise perspective are just spots of light in the dark flood, for New York before sunrise is in its deepest sleep.

But though more than half asleep, the city is still alive. Down town, where in the daytime white-clad men in business suits crowded the streets and fill the great buildings with sound and life, there are wipers at 4 in the morning, bus drivers, porters, barge men, mostly one sees men in caps, rugged coats, Mackinaws and heavy boots. Some are truckmen, delivery drivers, others are who work with hands and shoulders. There is a silent stammer on them, perhaps a stamping of feet. They are comrades of the night who seem to say: "Sure! Any guy that works it out in the morning is all right, next?" Or, "Easy, O'Neill would put it: "They belong."

**Handlers of Foodstuffs**

Out of deserted streets one comes upon the suddenly. It is the work of the most desolate. Here, for six blocks or more above Franklin Street, the streets are jammed with railed trucks moving and going in all directions. Police officers try to handle the traffic at a few crowded corners. For block after block the sidewalk is covered with sheets. Barrels, boxes, crates, bundles of packages are piled up as the day goes on, so only narrow passages are left. Truckloads with tailboards at the curb and around each load are rapidly taken in hand by teams of the most powerful men with huge shoulders, to be added to the stacks against the walls.

There is a curious atmosphere of intense activity which is absorbed in their work. They do not push each other around and snap at each other as the white-clad men do, nor do they cry out. Even though they may scurry, they have time for friendliness, and the air is full of laughter and banter.

On cold mornings they bring out their canes, bang a circle of holes through the sides, drop the chain, twist the heads, create ice and light fires. The flames leap from these cans along the curb and around each end are almost like firecrackers, bright and mysterious in the shifting light and shadows.

Leaving the markets and walking south on Wall Street along the docks, one enters a deserted area where the only sound is a man's own footsteps echoing through the silent shed, and the lighted windows of tenement houses create ice and light fires. The flames leap from these cans along the curb and around each end are almost like firecrackers, bright and mysterious in the shifting light and shadows.

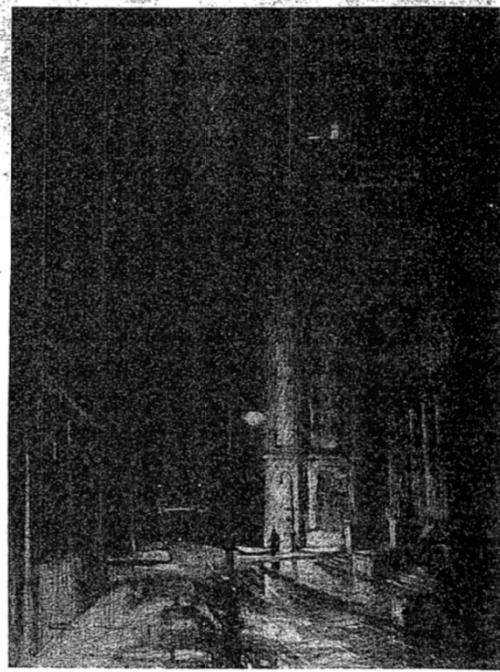
Leaving the markets and walking south on Wall Street along the docks, one enters a deserted area where the only sound is a man's own footsteps echoing through the silent shed, and the lighted windows of tenement houses create ice and light fires. The flames leap from these cans along the curb and around each end are almost like firecrackers, bright and mysterious in the shifting light and shadows.

Empty Parks, too, has bleak and shadowy parks behind the Academy and modern finds the water at his very feet. In the darkness one cannot even see the loose chain tassels hanging from the trees beyond which lies the whispering sound of something darker than night—the harbor tide. A cluster of lights marks the sleeping place of the tugs moored between docks. Beyond, above, around—darkness, and the scuttling tap water against stone.

In the quiet, forsaken places where strange accidents happen, and one turns to the cheerful lights of the Manhattan Ferry, to which even that last pale Perry, to which even that last pale Perry, to which even that last pale Perry, to which even that last pale Perry,

Dowd Courtland Street shows the chaos of Broadway shows a few signs of life. Most of the houses have their electric lights dimmed, and the street lamps serve only to illuminate empty doorways and black windows set

### The Silence That Pervades Dark Streets Is Broken By Those Who Do City's Night Work



Wall Street at 4 A.M.

dead in gray stone. Here and there a single passerby hurries along on some nocturnal business, or a night watchman prows about, or a fragment of a street cleaner, or a street rail past, with shovels and brooms.

On a lamp post before Trinity Church, while the red "No Taxis" sign is still, "The Block," seems like a little joke between day and all of us.

**Wall Street Exchange**

At 4 o'clock, Wall Street is lighted but silent, and one can catch glimpses through the great windows of the richly ornate building of the stock exchange. The hours are weird and long. At Oneida and Tremont Buildings presents a picture of complete desolation. Here, for there are many, many workers, and nearly every window blazes with light. Eastward, along the edge of the Hudson River, between the Bowery and the Brooklyn Bridge, there is more life. People come and go in respectable numbers—enough, in fact, to provide for a few turnabouts and a slow, slow or two.

Above this scene towers, in good light, a tall, vague shaft set against darkness. Only a few scattered lights are to be seen in the shaft, and its pinnacle is lost mys-

teriously in the blackness of the sky. It seems somehow topless, but rather some gigantic and awesome symbol of the night.

**Wall Street at 4 A.M.**

Further up, in the Greenwich Village section, one comes on another road of the city of darkness where the houses are rapidly closing and their windows are emblazoned with the worst for wear. Here a taxi fulfills part under street lamp, and the other part under moonlight, and the driver, who has been wrapped in furs and a well-dressed man leaning back in the attitude of semi-exhaustion. His head is down, his hands clasped, and his body propped against the corner of the cab. They pass and are gone. And here a gay girl is sauntering across the street, and takes their giben and chattering with good-natured silence.

On the fringes of the Village, in Christopher Street beyond Seventh Avenue, a less merry proceeding is under way. Around the corner, the street roughens. Here Oneida houses on the run, the other Oneidas slowly after. Behind the latter, the Bowery, the street, the gutter turns and grasps the railing before a tenement house.

"'Nell!" he calls, harshly, up at the unlighted windows. "Hey, Nell!" There is no reply. A second later the policeman swoops in upon the scene. The girl is still, she only struggles over the sidewalk out into the street. One or two people stop to watch. All, once the small crowd has passed, continue on their way. The girl disappears down the street and are lost in darkness.

At 4 in the morning Times Square is still, except for the day and the backbone of the city's gay White Way, is strangely still. A drug store and an all-night luncheon are open, and the girls who work in them are well-dressed dress, with collars and lace, and look like models in a magazine.

White Way itself is gone. The lights of the great signs are out, for there are few to see them, and the dark shadows of the things are quite gloomy. Even the taxis have disappeared. Think of Broadway and Fifth Avenue without taxis. Think of Forty-second Street and seeing no vehicle moving in either direction. The uprooted residential sections are much the same way. Riverside Drive is picturesque as always, and the

Battery and Battery Monument and Grant's Tomb seem to take on a grandeur and dignity not so apparent in daylight, when motor cars honk and the noise of the city charges the walks. Only at dawn does this section take on an aspect that really makes one pause. The buildings stand there with their wafer-towers atop, just up against the sunrise like fortresses and the towers of the church in front becomes filled with strange mists and stained with subtle colors, and it looks like a place who know me, and I never mind being there.

More properly belonging to night are those grim districts where lawlessness is known to thrive, though far from the public eye, and build up evil reputations; perhaps the most famous being the Gas House district, above Fourteenth Street, where the houses, on both the B and C, the west side Gas House district along Eleventh Avenue above Pittsford Street, the Bowery, and Clinton Street.

These places are indeed sinister in appearance during the hours just before dawn. The approach to the Gas House district is through the square of a tenement section. Battled ash cans, broken sidewalks, gutters choked with debris, and shattered rows of ugly houses are uglier even at night.

In spite of its forbidding appearance, the Gas House is safe, save for the gas plants themselves, where huge shadowy tanks are flanked by black buildings, from which come the rumble of heavy lights and occasional clouds of white steam. Those and the milk depots. There one may see action in abundance, the milk truck driving along loaded for the morning delivery. Otherwise silence, darkness and an occasional policeman.

#### Targets for the Gunmen

The west side Gas House district has a much worse reputation than the Gas House itself. On the west of the Hell's Kitchen gang, it still manages to make tolerably exciting for the police. Glass windows around Fifty-seventh Street and Eleventh Avenue are often punctured by stray bullets. It is said that one policeman is shot every week, and is no longer able to get his windows insured on account of the frequency with which they are broken.

Just before dawn, this place looks more repellent than the east side district. The houses are more squalid, the houses in appearance and fewer windows are intact. There are more stray characters abroad and their business often concerns the police. One is shot every week for one to be seen there at 4 in the morning, wearing a top hat and carrying a stick. But here again the same story.

Under ordinary conditions nothing in the way of excitement happens, but when the grammar act to be waylaid unless they look like persons and timid. Indeed, there is a scrupulous attention on the part of the police to his own interests, and if one goes there in ordinary clothes, with coat and collar turned up, the coat of the cop and his hands in his pockets, he will be apt to find that lotters get out of his way when they see him and that no one is near enough to stop him. For it is hard to tell a gunman by the way he walks, and any one who is out at such an unusual hour, and dressed in such a way, or obviously there for no good end.

In the Bowery, somewhat reformed but still a dourish ground for some weird things, things are quite active. True, policemen stand on every corner, but they are not particularly interested in the Bowery. Men of all ages, in all states of degradation, with faces pillar of the elements, structure, lean against the pillar, lean against the post, start to cross the street, and stop wearily in the gutter. They

(Continued on Page 21)

*Anticipation sur le magazine du dimanche, que lira HPL : passants de New York à 4h du matin, et c'est bien souvent leur cas.*

***ANNEXE***  
***4 heures du matin, ville de New York***

Quelque part dans l'obscurité, une horloge sonne. Un vent froid fait tourbillonner les papiers, sans but : dans la rue déserte, fait grincer et gémir les panneaux ombragés, et fait claquer les vitres noires comme si elles étaient saisies d'un soudain accès de fièvre. Les longs silences sont interrompus par le vrombissement et le grondement d'un camion qui passe. Les lampadaires des rues qui s'éloignent dans une perspective inégale ne sont que des points de lumière dans un flot sombre, car New York avant le lever du soleil est d'humeur somnambule.

Mais même si elle est plus qu'à moitié endormie, la ville est toujours vivante. Le centre-ville, où dans la journée les hommes en col blanc et les femmes bien habillées circulent dans les rues et animent les grands immeubles, compte aussi des travailleurs à 4 heures du matin, mais ils appartiennent à un autre clan. On voit surtout des hommes avec des casquettes, des manteaux en lambeaux, des « mackinaws » (vestes de laine à carreaux, originellement taillées dans des couvertures) et de grosses bottes. Ce sont des camionneurs, des dockers, des chauffeurs, des déménageurs, des hommes qui travaillent avec les mains et les épaules. Ils portent une marque commune, peut-être celle de l'obscurité. Ce sont des camarades de la nuit qui semblent dire : « Bien sûr ! Tous ces types qui travaillent à 4 heures du matin c'est normal, non ? » ou, comme le dirait Eugene O'Neill : « Ils sont à leur place. »

En sortant des rues désertes, on les retrouve à l'œuvre dans les marchés de l'ouest de la ville. Ici, sur six pâtés de maisons ou plus au-dessus de Franklin Street, les rues sont encombrées de camions qui vont et viennent dans toutes les directions. La police est nécessaire pour gérer le trafic à quelques coins de rue encombrés. D'un pâté de maisons à l'autre, les trottoirs sont surplombés de hangars. Des tonneaux, des caisses, des cageots, des paniers de légumes sont empilés sur les trottoirs, de sorte qu'il ne reste plus que des passages étroits. Les camions se tiennent avec leur hayon contre le trottoir et leurs chargements sont rapidement pris en main par ces hommes aux visages sombres et aux épaules énormes, pour être ajoutés aux piles contre les murs.

Il règne une curieuse atmosphère d'intensité. Les hommes sont absorbés par leur travail. Ils ne se bousculent pas et ne s'invectivent pas comme le font les journaliers à col blanc dans les foules. Même s'ils travaillent rapidement, ils ont le temps d'être amicaux, et l'air est plein de rires et de plaisanteries.

Les matins froids, ils sortent les cendriers, percent un cercle de trous sur les côtés, près du fond, y jettent des caisses cassées et allument des feux. Les flammes jaillissent de ces cendriers le long du trottoir et autour de chacun d'eux

s'agglutinent des silhouettes sombres, grotesques et mystérieuses dans la lumière et les ombres changeantes.

En quittant les marchés et en marchant vers le sud sur West Street, le long des docks, on pénètre dans une zone déserte où le seul bruit est celui des pas d'un homme qui résonne entre les hangars fermés de la jetée et les immeubles sans lumière et sans entretien qui leur font face. Dans la journée, c'est le terrain de jeu des marins et des dockers ; aujourd'hui, le seul bâtiment éclairé est une maison de mission basse, et même celle-ci pourrait être vide pour tout autre signe.

Battery Park, lui aussi, est morne et vide de tout, sauf d'ombres. En contournant le parc, on emprunte la promenade qui passe derrière l'Aquarium, et l'on se retrouve soudain avec l'eau à ses pieds. Dans l'obscurité, on ne peut même pas voir la chaîne lâche qui garde la digue, au-delà de laquelle on entend le murmure de quelque chose de plus sombre que la nuit : la marée du port. Un faisceau de lumières marque l'endroit où dorment trois remorqueurs amarrés entre les quais. Au-delà, au-dessus, autour - l'obscurité et le clapotis furtif de l'eau contre la pierre. C'est un endroit calme et hostile, où d'étranges accidents se produisent, et l'on se tourne vers les lumières joyeuses du ferry de Staten Island, vers lequel, même à cette heure-ci, les gens se pressent.

En dessous de Cortlandt Street, le gouffre de Broadway montre peu de signes de vie. La plupart des bâtiments et des boutiques ont leurs lumières éteintes, et les lampadaires ne servent qu'à éclairer les portes vides et les fenêtres noires encastrées dans la pierre grise. De temps à autre, un passant se hâte de vaquer à ses occupations nocturnes, un gardien de nuit rôde, ou un fragment de l'armée de nettoyage des rues passe avec ses pelles et ses balais. Le panneau sur un lampadaire devant Trinity Church, qui indique « *No Parking In This Block* », semble être une petite plaisanterie quand ce n'est plus le jour.

La Bourse de Wall Street est éclairée mais silencieuse, et l'on peut apercevoir à travers les grandes fenêtres le plafond richement orné sous lequel les fortunes sont gagnées et perdues. Sur Cortland Street, l'American Telephone and Telegraph Building présente un contraste saisissant avec ses voisins, car il y a beaucoup de travailleurs de nuit et presque toutes les fenêtres sont éclairées. À l'est, le long du City Hall Park, jusqu'au pont de Brooklyn, il y a plus de vie. Les gens vont et viennent en nombre respectable - suffisamment, en pieds, pour alimenter quelques cafés-restaurants et un ou deux magasins de cigarettes. Au-dessus du décor se dresse le Woolworth Building — un énorme et vague arbre posé sur l'obscurité. Seules quelques lumières éparses sont visibles dans le puits, et son pinacle se perd mystérieusement dans le noir du ciel. Il semble en quelque sorte sans toit, une chose qui n'est pas de construction humaine, mais plutôt un symbole gigantesque et impressionnant de la nuit elle-même.

Plus haut dans la ville, dans le quartier de Greenwich Village, on découvre une autre ambiance dans la ville de l'obscurité. Les boîtes de nuit ferment à contrecœur et leurs clients en sortent un peu abîmés. Ici, un taxi qui passe en trombe sous les lampadaires révèle une femme au visage blanc enveloppée dans des fourrures et un homme bien habillé qui se penche en arrière dans une attitude de semi-épuisement. La tête de la femme est posée sur son épaule et celle de l'homme est appuyée contre le coin du taxi. Ils passent et disparaissent. Et voici qu'un groupe d'homosexuels traverse la rue en zigzaguant. Un policier les observe et prend leurs railleries et leurs bavardages avec un silence bon enfant.

En marge du Village, dans Christopher Street, au-delà de la Septième Avenue, une activité moins joyeuse est en cours. Deux hommes grossièrement vêtus arrivent au coin de la rue. L'un passe en courant, l'autre le suit en trébuchant lentement. Derrière ce dernier se trouve un policier. Soudain, le traînard se retourne et s'agrippe à la balustrade devant un immeuble.

« Nell ! » appelle-t-il, rauque, vers les fenêtres non éclairées, « Hé, Nell ? Nell ! » Il n'y a pas de réponse. Une seconde plus tard, le policier lui fonce dessus. Les deux hommes entament une lutte silencieuse, dans l'ombre, sur le trottoir, dans la rue. Une ou deux personnes s'arrêtent pour regarder. Tout à coup, la petite bataille est terminée. Le policier et son prisonnier disparaissent dans la rue et se perdent dans l'obscurité.

À 4 heures du matin, Times Square, centre névralgique de New York pendant la journée et épine dorsale de la « *gay White Way* » de la ville, est étrangement calme. Une pharmacie et un restaurant ouvert toute la nuit sont ouverts et quelques personnes peuvent être aperçues à l'intérieur. Ce sont des hommes bien habillés du clan des cols blancs, et ils ont l'air de ne pas être à leur place. Mais la Voie Blanche Gay elle-même a disparu. Les lumières des grandes enseignes sont éteintes, car il y a peu de gens pour les voir, et les portes sombres des théâtres ont un aspect lugubre. Même les taxis ont disparu. Imaginez Broadway et la Cinquième Avenue sans taxis. Pensez à vous tenir à l'angle de la Cinquième Avenue et de la Quarante-deuxième Rue et à ne voir aucun véhicule circuler dans l'une ou l'autre direction. Vous pouvez le faire à 4 heures du matin.

Il en va de même pour les quartiers résidentiels du centre-ville. Riverside Drive est pittoresque comme toujours, et le Soldiers and Sailors' Monument et Grant's Tomb semblent revêtir une grandeur et une dignité qui ne sont pas aussi évidentes à la lumière du jour, lorsque les voitures passent en klaxonnant et que les infirmières, les femmes de chambre et leurs enfants longent les trottoirs. Ce n'est qu'à l'aube que cette section prend un aspect qui fait vraiment réfléchir. Les immeubles d'habitation surmontés de leurs châteaux

d'eau, se dressent comme une falaise contre le lever du soleil, on dirait des forteresses et des bataillons à tourelles ; la rivière en bas se remplit de brumes étranges et se teinte de couleurs subtile, et l'on a l'impression que sûrement quelqu'un qui connaît la magie doit habiter les lieux.

Plus propices à la nuit sont les quartiers sinistres où l'anarchie est connue pour prospérer, et où l'on ne s'aventure que furtivement. Ces quartiers ont mauvaise réputation, les plus mal famés étant sans doute le quartier de l'usine à gaz au-dessus de la quatorzième rue, le long de l'East River, sur les avenues B et C, le quartier de l'usine à gaz du côté ouest, le long de la onzième avenue, au-dessus de la 50ème rue, tout le quartier de l'hôtel de ville depuis Bowery jusqu'à Chinatown.

Ces lieux ont en effet un aspect sinistre pendant les heures qui précèdent l'aube. L'accès à la zone est de l'usine à gaz se fait à travers la misère d'un quartier d'habitations. Les poubelles à cendres, les trottoirs défoncés, les caniveaux encombrés de débris et les rangées de maisons délabrées sont encore plus laides la nuit.

Malgré son aspect rébarbatif, le quartier est endormi, à l'exception des usines à gaz elles-mêmes, où d'immenses réservoirs sombres sont flanqués de bâtiments noirs, d'où proviennent le grondement des machines, de la lumière et d'occasionnels nuages de vapeur blanche. Il y a aussi les dépôts de lait. Là, on peut voir de l'action en abondance — de longues rangées de wagons de lait en train d'être chargés pour la livraison du matin. Sinon, c'est le silence, l'obscurité et la présence occasionnelle d'un policier.

La zone à l'ouest de l'usine à gaz a une réputation bien pire que sa jumelle de l'est. Autrefois repaire du gang des Hell's Kitchen, il réussit encore à rendre la vie de la police assez nerveuse. Les vitres autour de la Cinquante-sixième rue et de la Onzième avenue sont souvent percées par des balles perdues. On dit qu'une entreprise qui opère à cet endroit n'est plus en mesure de faire assurer ses vitres en raison de la fréquence à laquelle elles sont brisées.

Juste avant l'aube, l'endroit semble plus repoussant que le quartier de l'East Side. Les maisons sont plus dispersées et plus cassées et moins de fenêtres sont intactes. Il y a plus de personnages errants à l'étranger et leurs activités inquiètent souvent la police. Il n'est peut-être pas conseillé d'y être vu à 4 heures du matin, coiffé d'un haut-de-forme et muni d'un bâton. Mais là encore, c'est la même histoire.

Dans des conditions normales, il ne se passe rien d'excitant. Les étrangers ne sont pas non plus susceptibles d'être trompés s'ils n'ont pas l'air à la fois prospère et timide. En effet, chacun s'occupe scrupuleusement de ses propres affaires, et si l'on s'y rend dans des vêtements ordinaires, le manteau et le col relevés à cause du froid et les deux mains dans les poches de son pardessus, on

s'apercevra que les flâneurs s'écartent de son chemin lorsqu'ils le voient arriver, au lieu de s'apprêter à l'arrêter. En effet, il est difficile de reconnaître un homme armé à sa façon de marcher, et toute personne qui sort à une heure aussi tardive est soit très pauvre, soit manifestement là pour une bonne raison. Dans Bowery, un peu réformé mais toujours un dépotoir à débris humains, les choses semblent assez actives. Certes, des policiers sont présents à chaque coin de rue, mais ils ne s'intéressent pas particulièrement aux âmes perdues. Des hommes de tous âges, à tous les stades de la dégradation, marchent d'un pilier à l'autre de la structure surélevée, s'appuient sur le pilier, s'appuient sur le poteau, commencent à traverser la rue et s'arrêtent avec lassitude dans le caniveau. Ils se tiennent dans l'embrasure des portes ou se rassemblent en petits groupes devant les entrées sombres ou regardent à travers les fenêtres des petites boutiques. Quelques-uns des plus prospères se trouvent dans le salon de coiffure qui affiche un œil sur sa vitrine et, autour de l'œil, les mots « *Black Eyes Made Natural* ». Mais la plupart des vagabonds de Bowery, comme les chats qui s'égarent au petit matin, ne font que tuer le temps.

Dans le quartier chinois, où Tangs et Tongs s'affrontent, l'atmosphère est plus tendue. Il semble y avoir en moyenne deux policiers pour une porte sur quatre. Ils attendent, en cas de problème. Il y a beaucoup de lumières aux fenêtres des Chinois, mais aucun autre signe de vie jusqu'à présent.

Tous les bons citoyens sont censés être endormis à 4 heures du matin. C'est le cas de la plupart d'entre eux. Néanmoins, sous les rues et les maisons silencieuses, le métro fonctionne et on y trouve toujours des voyageurs, quelle que soit l'heure. Leurs allées et venues ne regardent personne en particulier. Certains rentrent chez eux, d'autres vont au travail, et tous ont sommeil et souvent faim. Quelle que soit leur destination en surface, ils sont certains de rencontrer le laitier, qui peut en dire autant sur la vie matinale à New York que son ami le policier. Si le sort du policier n'est pas heureux (selon Gilbert et Sullivan), il n'est en tout cas pas pire que celui du fidèle laitier, dont le tintement des bouteilles indique à New York que l'aube approche.

Et quand l'aube se lève, New York se réveille promptement. Les petites boutiques ouvrent leurs portes. Les trottoirs sont balayés. Les gens sortent de chez eux. Et le grondement de la ville, qui n'est qu'un murmure à 4 heures du matin, s'amplifie, se fait entendre et s'emballe comme un torrent en crue.